

L i s t e
des
P O E S I E S

de
MELANIE MEYLAN

figurant dans son cahier manuscrit.

<u>Date:</u>	<u>Titre:</u>	<u>Nombre de vers:</u>
1891	Soldanelles	32
1876	La Tombe de l'Interne	20
	<u>La Montée des Vaches</u> (biffée)	46
	Le Prédicateur nocturne (biffée)	58
	<u>Le Val de Joux</u>	24
	A une Mère	28
	Le petit Prisonnier	14
	Une visite à l'Ecole enfantine (biffée)	
	(A MM. les membres de Commission scolaire de C. ¹)	76
	La Nacelle	13
	Le Paria (biffée)	64
	L'Etoile (biffée)	14
	<u>Bois-brillant</u>	44
	<u>Dans le Chalet</u> (biffée au crayon)	22
1883	La Voix des Cloches	
	(A M. S.A. à Bollens)	42
	Une Histoire du vieux temps (biffée)	36
	Fantaisie (biffée)	36
~~1884~~	A une Fiancée	8
1884	Un Soir à l'Asile des Aveugles	10
1887	<u>A M. & Mme Grandjean-Roux</u>	48
	<u>Rameau d'hiver</u>	12
	Le jeune Huguenot	84
	Le Sol natal	63

	Rosae, spinae	8
	Le Prince captif (poème en 9 chants)	346
	La Nuit polaire	24
	Le vieux Trappeur	62
	<u>Le Cyclone (à la Vallée de Joux)</u>	42
	Souvenir	18
	La dernière Nuit du Condamné	187
1891	Sur la Montagne	64
	Soyons joyeux !	12
1891	Davel	54
	La Planète	36
	Questions d'enfant	44
	Le petit Orphelin	36
	La Neige	20
1898	<u>A la Muse</u>	32
1891	Les Sources	28
	Le Sentier qui monte	77
	Légende	56
1898	La Vieille et le Châtelain	52
	Le Mois de Mai	40
	Sur le Chantier	16
	Contraste	28
	Bon courage !	20
1898	Nuit céleste	48
	L'Infini	24
	Les deux frères	50
	Aubépine	20
	Le Rêve du Moine	49
	Ceux qu'il faut plaindre	42
	La première Ascension du Cervin	71
	Le Temps est court	60
	Affinité	28
1898	L'invisible ami	48
	L'Eglantier	44
	Le Soir	20
	Edelweiss	18
1898	Les Obstacles	20
1898	Les petits Enfants	30
	Sur l'Océan	18
	Le dernier Combat	36
1898	Aux Educateurs	68
	Les Chamois	42
	Pourquoi faut-il souffrir ? (A. E.***)	73
1898	Harmonie	37

La Tombe de l'Interné

Au pied du noir Risoux, dans un vallon sauvage,
Où le sapin grandit, fier de sa liberté,
On voit parmi les rocs semés sous son ombrage,
Un roc bordé de noir et par l'homme sculpté.

Quel est-il, ce tombeau muet et solitaire,
Quel est le malheureux qui dort sous le gazon ?
Tel est le cri montant du tertre funéraire:
Mais l'interné pour nous, Suisses, n'a pas de nom.

Il n'avait pas de nom et la funèbre pierre
Gardera son secret, muette pour jamais !
Et l'oeil donne un regard à ce triste mystère,
Et le coeur un soupir pour le pauvre Français.

Sans doute qu'il partit, le coeur plein d'espé-
La patrie en danger réclamait son bras fort(rance,
Et qu'il songeait bien peu, pauvre enfant de la
Que loin de son pays, il trouverait la mort(France,
Repose en paix, soldat ! Si modeste est ta tombe,
Si nul ne te connaît ni ne doit te venger,
Dieu voit le malheureux qui lutte et qui succombe
Et pour le Roi des rois, il n'est point d'étran-
(ger.

Notes.

Cette poésie fut composée probablement à l'âge
de 12 ans, soit vers 1876, sur la demande de
sa mère, laquelle la récompensa d'une pomme.
(Comme lieu d'inspiration: l'étable !)

Sur page suivante, version retouchée et publiée
par "Le Messager".

Nous n'avons pu résister à la tentation de reproduire la poésie que nous publions aujourd'hui et qui nous est parvenue indirectement. Le souvenir qui en fait le sujet est encore si vivant, que nous aurions vraiment regretté qu'elle passât inaperçue pour nos lecteurs.

L'auteur, qui nous est inconnu, voudra bien nous excuser si nous en disposons sans son consentement.

LA TOMBE DE L'INTERNÉ (1871.)

Au pied du noir Risoux, dans un vallon sauvage,
Où le sapin grandit fier de sa liberté,
On voit parmi les rocs semés sous son ombrage
Un roc debout et noir que l'homme a ciselé.

Quel est-il ce tombeau muet et solitaire ?
Quel est le malheureux qui dort sous le gazon ?
Hélas ! tel est le cri de ce lieu funéraire.
Mais l'interné n'a pas de nom !

Il n'avait pas de nom et la funèbre pierre
Restera muette à jamais !
Et l'œil donne un regard à ce triste mystère,
Et le cœur un soupir pour le pauvre Français.

Sans doute qu'il partit le cœur plein d'espérance
La patrie en danger avait réglé son sort.
Ah ! il ne songeait pas, pauvre enfant de la France,
Que, loin de son pays, il trouverait la mort !

Repose en paix, soldat, car si ta triste tombe,
Pour les tiens d'ici bas est un lieu ignoré,
Dieu a vu le malheur sous lequel tu succombes,
Car pour le Roi des rois il n'est point d'étranger.

"Le Messenger" 1881

La Montée des Vaches

L'hiver que les glaces couronnent
Fuit devant le jeune printemps;
De tous côtés les fleurs rayonnent;
On voit des ailes qui frissonnent
Et des insectes qui bourdonnent
A travers les bois odorants.

Enfin l'étable hospitalière
S'ouvre pour la première fois,
Vaches à la démarche fière,
Brebis, agneaux, n'ont plus de lois:
Pour ces captifs, la terre est belle !
En vain le pâtre les appelle,
Le troupeau folâtre et rebelle
Refuse d'écouter sa voix.

Bientôt on voit paraître, ensemble, sur la porte,
Un vieillard au front chauve, au regard hésitant,
Puis d'un jeune garçon la taille svelte et forte,
L'oeil bleu qui cherche au loin le troupeau bondis-
Secouant tout joyeux sa chevelure blonde, (sant;
Il court, il le poursuit sans perdre une seconde,
Et s'aide à rallier la troupe vagabonde
Qui déjà s'éparpille au champ .

Le vieillard resté seul, regarde avec tristesse,
Ce troupeau qui s'en va puis au loin disparaît.
Pauvre vieux montagnard ! sans l'âge et la faiblesse
Ces sentiers raboteux comme il les gravirait !
Son oeil s'est obscurci, son front ridé s'incline,
Un soupir douloureux soulève sa poitrine:
Sapins ! Chalet paisible au flanc de la colline,
Adieu ! Hélas ! et pour jamais !

A travers des sentiers tout bordés d'églatines,
Notre troupeau poursuit bravement son chemin,
Et le joyeux concert des cloches argentines

Se mêle au bruissement vague et doux du sapin.
La route est bien souvent abrupte et rocailleuse
Parfois elle s'allonge en courbe capricieuse,
Mais les bords sont semés d'une herbe savoureuse

Et le chalet brille au lointain.

Enfin nous atteignons, las, mais avec délices
Le pâturage vert comme un riche jardin:
En ces lieux fortunés, les vaches, les génisses
Trouveraient aisément un succulent festin;
Puis quand la sombre nuit couvrira la vallée,
Que tout s'apaisera sous la voûte étoilée
Elles se coucheront sur l'herbe veloutée

Pour attendre le lendemain.

Le Val de Joux

Oh! cher vallon, berceau de ma famille,
Premier témoin de mes jeux innocents:
J'aime ton lac qui frissonne et scintille,
Tes grands fayards, tes sapins odorants.

J'aime à te voir, couronné d'aubépine,
De genêts d'or, de gazons renaissants,
Quand sur nos monts rayonne l'églantine,
Quand tout s'éveille au souffle du printemps.

J'aime à te voir sous ta robe ondoyante,
Quand le foin mûr s'agite au gré des vents,
Quand dans les prés la fauvette charmante,
Livres au zéphire et son aile et ses chants.

J'aime à te voir quand le bois se colore
De chauds reflets brunissants et pourprés
Quand la clochette au tintement sonore,
Charme les monts, les coteaux et les prés.

Je t'aime encor sous ton manteau de neige,
Sous tes décors de givre étincelant,
Quand des traîneaux le rapide cortège,
Prend son essor sur le chemin glissant.

O Val de Joux! paisible et cher asile,
Dieu veuille encor te faire refleurir !
C'est dans ton sein solitaire et tranquille
Que tes enfants voudraient vivre et mourir.

Bois brillant.

Il existe, enfant, dans le monde,
Un bois léger, mystérieux,
Qui dans la nuit noire et profonde,
Jette soudain d'étranges feux.

Pendant le jour, nul n'y prend garde,
Chacun l'écrase sans le voir;
Mais il charme qui le regarde
Quand vient la nuit, quand tout est noir.

Ainsi parlait mon vieux grand-père;
Et moi, joyeuse, y croyant bien,
J'allais errer dans la bruyère,
Cherchant partout, ne trouvant rien.

Je parcourais au clair de lune,
Comme au soleil, les grands bois verts;
Fouillant sous leur écorce brune
Les vieux troncs, de mousse couverts.

Que de fois, dans la grange obscure,
Croyant tenir le bois qui luit,
Je m'enfuyais, joyeuse et sûre, -
J'ouvrais la main, - rien que la nuit !

Un soir, jouant près du village,
J'aperçus seul, le front baissé,
Un ouvrier du voisinage,
La bêche en main, près d'un fossé !

Il m'appela: - Dans la fissure
De ces tuyaux, où, doucement,
D'une fontaine, l'eau murmure,
Ne vois-tu rien ? dit-il gaîment.

Une lueur phosphorescente
Frappa soudain mon oeil joyeux;
L'instant d'après ma main tremblante
Saisissait le bois merveilleux.

Bois brillant qui luis en silence;
Ton souvenir tout passager,
Reflet lointain de mon enfance
Me fait sourire, et puis songer.

C'est que pour moi le matin brille
L'ombre n'a point couvert mes cieux;
J'ai mon foyer, j'ai ma famille
J'ai des amis, chers et nombreux.

Mais l'amitié qui cherche l'ombre,
Mais l'idéal souvent rêvé,
Qui brille alors que tout est sombre,
Ce joyau-là, l'ai-je trouvé ?

Dans le Chalet

Se reposer toujours,
Laisser couler ses jours
Dans une chaude étable
Bien close et confortable;

Savourer lentement
Les grappes de froment;

En tout temps amoureuses
Des herbes savoureuses
Mâcher le tendre foin
Le trèfle ou le sainfoin;

Sans souci de la chaîne
Qui toujours les enchaîne,
Oublier en dormant
Ruminer en rêvant;

Sous un toit solitaire
Loin des bruits de la terre
Jouir de ces douceurs...

Voilà comment des soeurs,
Sophistes non moins sages
Que ceux des anciens âges
Ont trouvé sans effort
L'énigme de leur sort!

A Monsieur et Madame Grandjean-Roux
(Instituteurs au Brassus)

Vous quittez en ce jour nos coteaux solitaires,
Nos paisibles chalets, nos sapins, nos bruyères,
L'hiver qui se déchaîne en nos vieilles forêts
Et nous, demeurés seuls au bord des flots rapides,
Nous suivons votre esquif avec des yeux humides,
Le coeur plein de regrets.

O vous qui, si longtemps, avec persévérance,
Avez su travailler, pionniers de la science,
Un sol plus âpre encor que celui de nos monts:
Qui sans vous rebuter des veilles inutiles,
Cultiviez les esprits, terres parfois stériles,
Mais que fertilisait la sueur de vos fronts:

Vous l'avez bien comprise et noblement remplie,
Cette tâche d'amour, si souvent accomplie
Sans recueillir la palme et le fruit mérité;
Cette tâche où l'on sème, où souvent l'on moissonne,
L'amertume et la peine au lieu de la couronne,
Dans la lutte toujours et dans l'obscurité.

Mais vous en connaissiez tout le charme sévère,
Vous saviez qu'il est grand de passer sur la terre,
En faisant son devoir dans un rude chemin:
De consacrer talent, santé, force, jeunesse
A diriger l'enfance à la guider sans cesse,
Vers le but idéal, l'Évangile à la main.

Vous saviez découvrir dans l'âme jeune encore,
Ce germe précieux que l'amour fait éclore
Et qu'en tout coeur d'enfant, Dieu lui-même a caché:
Votre labeur ouvrait l'esprit lent et rebelle,
Et ranimait enfin la divine étincelle
Qui couve sous la cendre et la nuit du péché.

Ah! c'est que dans vos mains, vous possédiez l'épée,
Dont la lame d'airain, par votre Dieu trempée,
Seule détruit le mal et le vice en tout lieu.

Heureux qui, comme vous, regardant en arrière,
Peut dire: J'ai lutté, j'ai fourni ma carrière,
J'ai creusé mon sillon sous le regard de Dieu !

.....

Et nous, enfants jadis de votre double école,
Enfants au coeur léger, insouciant, frivole,
Nous revenons à vous en disant: Pardonnez !
Nous pouvions rendre alors votre tâche moins rude:
Pardonnez nos oublis et notre ingratitude,
Les soucis qu'autrefois nous vous avons donnés.

Nous ~~s~~^{en}tons en ce jour, chers maîtres du jeune âge
Tout ce qu'à vos travaux doit notre humble village
Il est des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Puissent tous nos souhaits à travers la distance,
Comme un parfum d'amour et de reconnaissance,
Accompagner vos pas !

29 octobre 1887.

Rameau d'hiver.

Pauvre arbuste courbé sur la mousse brunie,
Tout gelé, tout givré, des larmes du matin,
Tu livres aux frimas ta couronne flétrie...
Mais en te contemplant, ne vois-je pas soudain,

Sur ton frêle rameau qui frissone et qui rêve,
Et semble au vent d'hiver se glacer pour jamais,
De petits bourgeons bruns déjà gonflés de sève,
N'attendant pour s'ouvrir que le soleil de mai ?

Symbole gracieux, fraîche et vivante image
Du coeur qui voit germer l'espérance et la foi,
Sur le même rameau secoué par l'orage,
D'où s'effeuillent ternis ses rêves d'autrefois !

Le Cyclone à la Vallée de Joux

(19 août 1890)

Elle est double pour tous, pour tous elle est im-^{(mense,}
Notre dette d'amour et de reconnaissance,
Envers Dieu qui sauva de l'ouragan soudain
Tant d'êtres pleins d'espoir, d'avenir, d'énergie,
Ainsi que pour tous ceux qui, pleins de sympathie
Nous tendirent la main.

Il nous a visité par le feu, les tempêtes,
Celui qui tient les vents enchaînés sur nos têtes
Et sait les appeler de l'occident lointain:
Celui qui, sur nos monts a lancé le cyclone,
Disant: Brise, secoue, arrache ! je l'ordonne,
Mais ne va pas plus loin !

Ebranle les forêts jusques en leurs racines,
Abats des grands sapins, vétérans des collines,
Et jonche au loin le sol de leurs rameaux brisés;
Enlève pierres, fer, toitures enfumées,
Et fais-les tournoyer, ténébreuses nuées,
Dans les airs embrasés.

Renverse les chalets et comble la clairière,
Je livre à ta fureur la plante et la matière,
Mais que ta rage aveugle épargne les humains !
Et le cyclone hurlant, frénétique et terrible,
O Dieu ! n'osa franchir la limite invisible
Que lui traçait tes mains.

Et tandis que le sol tremblait, qu'en nos murs ^{(bres,} som-
Le souffle destructeur, entassant les décombres,
Au seul feu des éclairs nous montrait nos débris:
Sous les toits effondrés et le fracas des pierres
Chaque berceau trouva ses poutres tutélaires
~~Chaque~~ Chaque ^{ma} humain, son abri.

Enfin l'aube tardive éclaira nos vallées:
Et que de bras vaillants, que de mains empressées,
Que de coeurs généreux, prompts à nous secourir!
Que d'amis inconnus, d'active sympathie !...
Soyez bénis, vos noms sont gravés pour la vie
Dans notre souvenir.

Et toi, Dieu dont l'amour égale la puissance,
Toi qui nous vis trembler en ta sainte présence,
Toi qui nous as avertis, tu nous laisses du temps!
Gloire donc à ton nom! Gratitude et louanges !
O Seigneur tout-puissant qui fais des vents tes armées
Tes ministres des ouragans !

Muse à l'aile de flamme
Je t'appelle, reviens,
Viens chanter dans mon âme
Tes magiques refrains.

16 avril 1898

A la Muse.

Muse à l'aile de flamme
Je t'appelle, reviens,
Viens chanter dans mon âme
Tes magiques refrains !

Tu te tais, tu te voiles,
Oh! depuis si longtemps;
Soulève donc tes voiles
Au souffle du printemps.

Ma pensée inhabile
Traduit bien faiblement
Ta musique subtile
Mais je l'aime pourtant.

Ecoute !... comme en rêve,
L'aulne, le vieux sapin,
Ont senti que la sève
Se réveille en leur sein.

La neige couvre encore
La cime, les coteaux,
Mais vois-tu, chaque aurore
Fait ruisseler leurs eaux.

Nulle fleur ne frissonne
Encore au gai soleil,
Mais tout germe et bourgeonne,
Mystérieux réveil !

Comme la sombre rive
Qui sous la neige dort,
Tressaille enfin, captive,
Et renais de la mort !

Muse à l'aile de flamme
Je t'appelle, reviens,
Viens chanter dans mon âme
Tes magiques refrains.

16 avril 1898

Nuit tragique et Paix de Noël



« Maman, puisque c'est aujourd'hui Noël, raconte-nous une histoire ! dit Adèle, posant sa grosse poupée et venant s'asseoir aux pieds de sa mère.

— Une histoire ! répétèrent ensemble deux petits garçons qui jouaient, construisant à l'aide de leurs cubes une série de tours aux pittoresques crénelures. Ils

accoururent et la mère prit le cadet sur ses genoux.

— Daniel est trop petit, il ne comprend pas les histoires ! dit l'aîné, secouant sa tête brune aux yeux pétillants de malice et de gaité.

Mais Daniel se récria :

— Non, pas trop petit !... Moi veux bien écouter ! Et d'un air de gravité comique, il fixa sur sa mère son candide regard bleu-pervenche.

— Une histoire vraie, maman ! reprit Adèle. Une histoire de quand tu étais petite

La mère réfléchit un instant.

— Eh bien ! oui, mes chéris, vous aurez aujourd'hui une histoire vraie. Vraie dans tous les détails puisque j'ai vu moi-même toutes les choses que je vais vous raconter.

Alors dans l'atmosphère paisible de cette chambre où flambait la bûche de Noël, au grésillement de la neige qui fouettait les vitres, la mère commença son récit.

Il y a de cela déjà bien des années. C'était à la fin d'une brûlante journée du mois d'août. L'air était lourd, tout chargé d'électricité ; des nuages aux teintes plombées montaient à l'horizon. Beaucoup de gens étaient sortis de leurs demeures pour admirer le ciel qu'embrasaient d'incessants éclairs. Nous étions assises avec quelques voisines, grand'mère et moi, sur le petit banc à l'extrémité du jardin. Les vaches paissaient sur l'alpage, nous écoutions le son de leurs clochettes et jouissions de ce grand calme lorsqu'un bruit sourd, étrange se fit entendre du côté du sud. C'est la grêle ! que Dieu nous soit en aide ! dit grand'mère en se levant. Allons vite fermer les fenêtres et mettre les outils en sûreté. Chacun se disperse. Je me rends en hâte avec mon frère, votre oncle Henri, dans l'atelier où nous travaillions ensemble ; tenez, cette même chambre où nous nous trouvons maintenant. Son établi d'horloger était ici et le mien au couchant, vers l'autre fenêtre. Le bruit que nous avions entendu grossissait, se rapprochait, devenait effrayant. Soudain, à l'instant même où l'oncle enlevait de son établi une poignée d'outils d'horlogerie, les fenêtres, violemment arrachées de leurs gonds, volent en éclats et sont projetées au dehors avec une rapidité fantastique. Cela fut instantané. Était-ce la foudre ? Était-ce un ouragan d'une violence inouïe ? On ne s'en rendit pas compte au premier moment. Fuyons ! s'écrie l'oncle, saisissant la poignée de la porte. Mais celle-ci, sous la

poussée de l'air, résiste à la vigueur de son poignet. Venez, mes enfants ! dit grand'mère toute tremblante, et elle nous prend tous deux dans ses bras. C'était, autour de nous, un fracas si épouvantable qu'on eut dit que tout s'effondrait. Nous nous tenions embrassés, là, dans cet angle, sachant bien que, d'un instant à l'autre, le mur qui nous protégeait pouvait nous écraser. Eh bien ! chose étrange, dans ce moment terrible, je n'éprouvais aucune frayeur. J'avais l'impression qu'entre nous et l'ouragan se tenait un être puissant quoique invisible. Bien que la lampe fut éteinte, nous étions environnés de feu : c'était une clarté si éblouissante qu'on distinguait les moindres objets. Je vois encore la robe de grand'mère : des fleurs violettes sur fond gris. L'ouragan ne dura guère plus de deux minutes. Lorsqu'il fut passé, nous ouvrîmes la porte qui, cette fois, céda sans effort. La cuisine était entièrement obscure. Nous trébuchâmes contre un obstacle, une masse informe qui se trouvait à nos pieds. Tout à coup, une lueur rouge, aveuglante, illumine toute la pièce. Cette clarté ne venait point de la fenêtre, mais d'en haut. L'idée nous vint que notre demeure, frappée par la foudre, incendiait. Mais non, nous étions à ciel ouvert ! le plafond s'était effondré. Le toit, les planchers supérieurs avaient disparu.

A la lueur des éclairs, nous pûmes alors distinguer un énorme tas de pierres, de mortier, de poutres brisées qui nous empêchait d'atteindre la porte. La lourde cheminée de pierre s'était écroulée, trouant le plafond et obstruant la cuisine de ses débris. Cette porte d'atelier, fermée comme par une main mystérieuse tandis que la cheminée croulait, avait été notre salut à tous les trois.

En nous retrouvant tous, sains et saufs, nous nous embrassons, le cœur plein de gratitude envers Dieu qui a épargné nos vies.

Nous eûmes toutes les peines du monde à gagner la

maison voisine, celle du vieil oncle T. ; à chaque pas des troncs d'arbres déracinés, des pans de toits, des poutres enfoncées dans le sol nous barrent la route. Un groupe était rassemblé devant la porte. On s'aborde. Etes-vous là tous ? Comme dans notre famille, aucun des membres ne manque à l'appel. Pourtant leur demeure est en partie détruite, le toit emporté, des pans de murs écroulés. L'oncle T., un vieillard, avait coutume de se coucher avant huit heures. Ce soir-là, voyant l'aspect menaçant du ciel, il avait préféré laisser passer l'orage. Lorsque après la catastrophe, il ouvre la porte de sa chambre, que voit-il ? Son lit enfoui sous un tas de décombres, et de grosses pierres, des blocs de mortier sur l'oreiller, à l'endroit même où devait reposer sa tête !...

Le vieillard avait l'une de ses filles établie à l'autre extrémité du hameau. Il était fort inquiet et très impatient d'avoir de ses nouvelles. A sa prière, nous nous acheminons, cousine Marie et moi, de ce côté. Parvenir jusqu'à elle n'était point chose facile. Partout des ruines. Les éclairs ont cessé. Des groupes se forment, vont et viennent sur le chemin, à la lueur vacillante des lanternes. On n'entend ni cri, ni pleurs ; le silence de la nuit a quelque chose de solennel. Chacun est grave. On s'aborde avec cette question : Etes-vous tous vivants ? Chose merveilleuse, inexplicable à vues humaines, il n'y avait pas une seule victime ! Tous ces gens qui avaient vu leurs toits s'enlever, leurs murs crouler, leurs demeures s'effondrer sur leurs têtes s'en tiraient vivants et sans la moindre blessure. Chacun avait son histoire à raconter : la façon providentielle dont sa vie et la vie des siens avaient été épargnées. La fille du vieil oncle, dont nous atteignons enfin la demeure avait son logement tourné vers le nord. Des planches, arrachées d'un tas voisin et ramenées en arrière par le tournoiement du cyclone étaient venues briser ses



Forêt de sapins ravagée par le cyclone

fenêtres et s'enfoncer dans la paroi. Mais ces terribles projectiles n'avaient blessé personne.

Eh bien ! oui, c'était un cyclone, cet ouragan qui venait de désoler notre vallée, de faucher en quelques secondes de magnifiques forêts de sapins, de renverser ou d'endommager une quarantaine de bâtiments, tous habités, et dont sept furent complètement détruits. On avait lu parfois sur les journaux que bien loin, sous le ciel d'Afrique, un cyclone avait englouti des vaisseaux, ravagé quelque île de l'océan et fait de nombreuses victimes. Mais l'idée ne

nous serait jamais venue que ce fléau des tropiques pût un jour nous visiter.

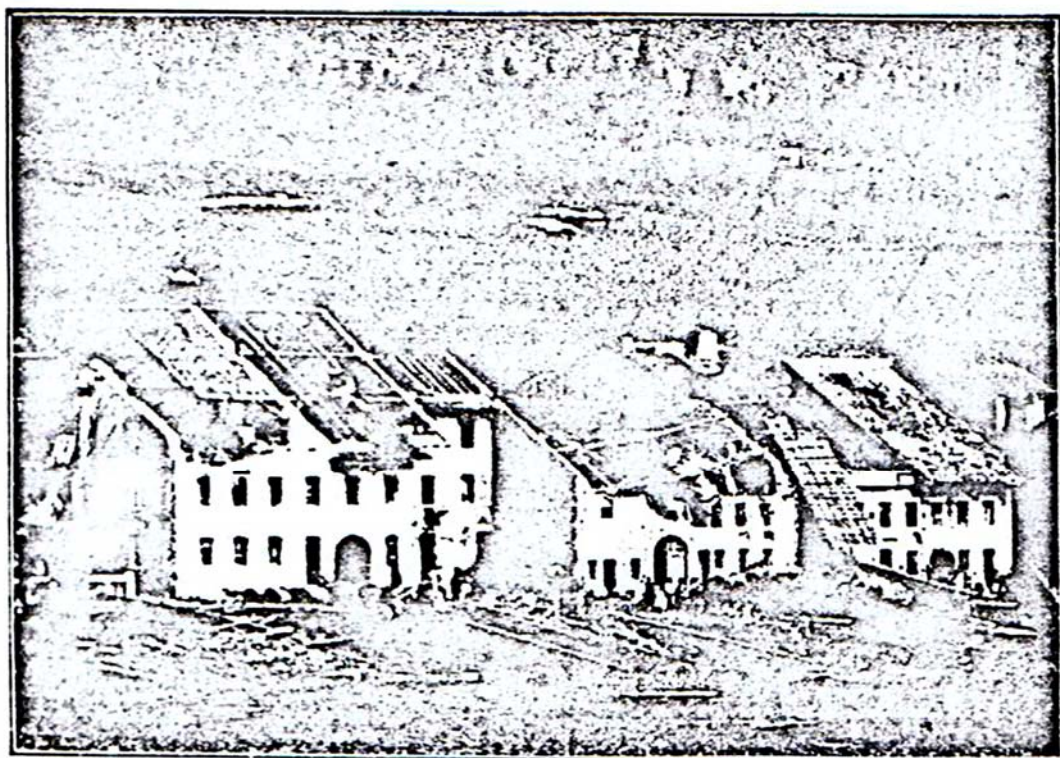
Jamais je n'oublierai l'aspect de nos campagnes tôt après le cyclone. On aurait dit un champ de bataille. Des milliers de projectiles : bardeaux, poutres, planches s'y trouvaient piquées comme des flèches. On voyait sur les prés des pans de toits, aplatis et disloqués, autour desquels s'évertuaient des travailleurs comme autant de fourmis affairées. Ils les relevaient pour s'en faire un abri provisoire.

Le dimanche au temple, M. le pasteur B. nous rappela, dans une éloquente prédication, toute la gratitude que nous devons à Dieu pour sa merveilleuse délivrance. Si les choses, nous disait-il, avaient suivi leur cours naturel, nous aurions aujourd'hui dans notre cimetière du Brassus une longue lignée de tombes portant toutes la date du 19 août !... Et vous savez qu'il n'y en a pas une !

Notre hameau n'était pas le seul ravagé par le cyclone. Nous avions des parents au Crêt des L. Quelques jours plus tard, je m'en fus les visiter. De leur demeure il ne restait que quatre murs, nus et branlants ; toit, plafonds, parois, tout avait disparu, emporté bien loin sur les ailes de l'ouragan. Ils me montrèrent l'alcôve où toute la famille, à l'heure du péril, s'était réfugiée. Cet abri était le seul que le cyclone eut respecté. Ils se retrouvèrent tous, l'instant d'après, couverts de débris et de poussière mais sains et saufs dans leur chambre de ménage. Plus de toit, plus de plafond, ils n'avaient que le ciel au-dessus de leur tête. Une lampe à suspension éclairait, quelques minutes auparavant, la chambre attenante à l'alcôve. Le contre-poids de cette lampe se retrouva plus tard à l'autre extrémité du hameau. Et pourtant cet objet rond, petit et lourd devait donner peu de prise au vent. Figurez-vous la violence du courant qui a pu l'en-

lever dans les airs et le transporter à quelques cents mètres de distance !...

Dans une maison voisine où plafonds et poutres s'étaient effondrés, on avait retiré des décombres, l'un après l'autre, sept petits enfants, tous vivants et sans la plus légère égratignure...



Au Crêt-Meylan après le cyclone

— Oh ! je sais, moi ! s'écria la petite Adèle. C'étaient leurs anges gardiens qui les avaient protégés !

— Oui, quoique invisibles, ils étaient bien là, ces esprits protecteurs dont nous parle l'Evangile. Et leur nombre fut légion. Car partout, dans chaque demeure, en cette nuit terrible, le miracle s'était répété : partout une main puissante, mais qu'aucun œil ne pouvait voir, s'étendit entre les créatures humaines et le fléau destructeur !

Pendant plusieurs années, un culte d'actions de grâces fut

célébré le 19 août dans notre petite église du Brassus. De telles délivrances, des preuves aussi saisissantes de l'amour de Dieu, de la manière dont il intervient dans les plus effroyables cataclysmes sont de celles qu'il ne faut point oublier. Par suite de diverses circonstances, trop longues à vous expliquer, ce culte d'anniversaire est tombé dans l'oubli. Beaucoup, comme moi, l'ont regretté. Mais il nous reste du moins un mémorial qui verra des siècles. N'avez-vous pas remarqué, dans l'église, entre la chaire et les galeries, quelque chose de particulier ?

— Oh, oui ! dit Henri. Une grosse Bible, toute ouverte et comme appliquée contre le mur.

— Un livre de marbre blanc, corrigea sa sœur. Je sais. on l'appelle la plaque du cyclone.

— C'est en effet le seul monument qui nous reste des événements que je viens de vous raconter. Il est là pour nous rappeler jusqu'à la fin la fragilité de notre vie. Il nous rappelle aussi l'infinie bonté de Dieu. Car nous n'étions pas meilleurs que d'autres et cependant il a fait pour nous, en cette nuit de terreur et de détresse, un miracle tout aussi grand que ceux par lesquels, autrefois, il visitait et délivrait son peuple.

— Petit frère dort ! dit Henri, se levant tout à coup de sa chaise.

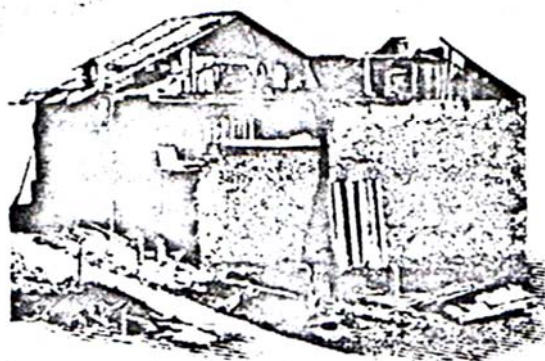
Daniel en effet, malgré son héroïque résolution d'écouter jusqu'au bout, avait clos les paupières et dormait profondément.

— Mon histoire était trop longue pour lui, dit la mère, baisant au front le petit dormeur et le déposant sur sa couchette. Doucement pour ne pas l'éveiller. Nous reviendrons tard dans la soirée, ce bon sommeil lui fera du bien.

Sept heures n'avaient point encore sonné que nos trois bambins se trouvaient prêts à partir pour la fête de Noël.

Bien encapuchonnés, chaudement vêtus de leurs épais manteaux ils ne craignaient point le froid, très vif à cette saison dans les contrées montagneuses. Lorsqu'on aperçut de loin les grandes fenêtres du temple brillamment éclairées, ils ne purent retenir des cris de joie. Quel ravissement, à cet âge, que la perspective d'un arbre de Noël !

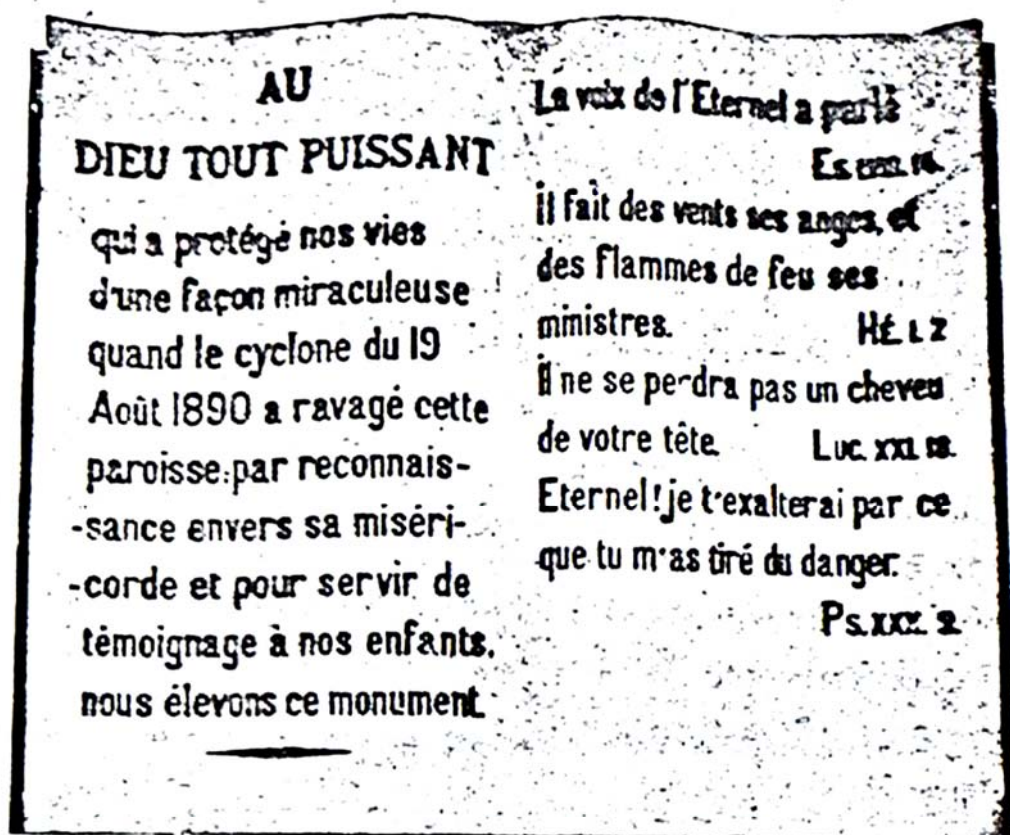
L'église était presque comble. Devant la chaire, le grand sapin chargé de noix, d'oranges, de filigrane scintillant comme une mousse d'or, dressait sa pyramide étincelante. Les trois enfants, accueillis par de gentilles monitrices, prirent place auprès de l'arbre et joignirent leurs voix aux voix argentines de leurs petits camarades pour chanter :



Crêt-Lécoultre

Jésus est né ! Venez, bergers et mages ;
Ange du ciel, portez-lui vos hommages ;
Oui, gloire aux cieux !
Paix en tous lieux !

Tandis que le prédicateur entretenait son jeune auditoire de ces messagers célestes chargés d'exécuter les décrets divins et de remplir auprès des hommes un ministère d'amour, Adèle, vivement impressionnée, contemplait à travers les branches le livre de marbre blanc, lumineux, qui se détachait en relief sur la pénombre des murs. A l'issue du service, sa mère, ancienne monitrice, s'approcha de ses collègues d'autrefois pour les remercier. Adèle prit alors par la main son jeune frère et les deux enfants s'approchèrent ensemble du livre mystérieux, scellé dans le mur. A demi-voix, ils déchiffrèrent l'inscription que voici :



Toi qui lis cette histoire, — *vraie dans tous ses détails*, comme le disait en commençant la narratrice, si plus tard quelque excursion, quelque séjour de montagne te conduira à la Vallée du lac de Joux, n'oublie pas de t'arrêter un instant dans notre église du Brassus. Là, tu pourras voir le mémorial dressé par une population reconnaissante au Dieu de la Bible, au Dieu vivant non moins puissant pour délivrer de nos jours, qu'il l'était, il y a des milliers d'années. Et tu comprendras mieux cette parole de l'Ecriture : « L'Eternel est le même, hier, aujourd'hui et le sera éternellement.

M. MEYLAN.

"C'est Noël !" , Noël 1906

